



Thierry Marignac
Morphine Monojet

ÉDITIONS DU ROCHER ROMAN

Morphine Monojet

Du même auteur

Fasciste, Payot, 1988.

9'79, éditions DTV, collection compact-livres, 1989.

Norman Mailer, économie du machisme, Le Rocher, 1990.

Cargaison, Le Rocher, 1992.

Scratch, éditions DTV, collection compact-livres, 1994.

Milana, Fleuve Noir, 1996.

De la traduction littéraire comme stupéfiant, fascicule-revue DTV-Exotic, 2002.

Fuyards, Rivages/Noir, 2003.

À Quai, Rivages/Noir, 2006.

Maudit soit l'éternel, suivi de *Dieu n'a pas que ça à foutre*, Les Trois Souhairs, Actus-SF, 2008.

Le pays où la mort est moins chère, recueil de nouvelles, Moisson Rouge, 2009.

Renegade Boxing Club, Gallimard, Série noire, 2009.

Milieu hostile, éditions Baleine, 2011.

Des chansons pour les sirènes, *Essenine, Tchoudakov, Medvedeva. Saltimbanques russes du XX^e siècle* (avec la collaboration de Kira Sapguir), L'Écarlate, 2012.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

II

B ranle-bas dans les combles. Dès que la poudre illumine la voie lactée, quelque part dans la région du cœur, le muscle qui régit tous les autres. Et la vie qui s'allège, douillette en roulé-boulé du flux sanguin. *BLANCHE*, en lettres de néon incandescent, s'affiche sous l'os frontal. Ils avaient pris ce qu'il restait du fabuleux produit Triangle d'Or, à peu de chose près, et comptaient poursuivre avec le brown de Belleville, moins bon, mais dont ils possédaient une bonne réserve.

Les yeux d'Al se révolèrent. Il en avait mis trop dans la cuillère. Fernand et le fils perdu échangèrent un regard inquiet – quel con !... Mais il revenait à lui, saisi par le ricanement qui figurait son symptôme *flash de croisière*. Les deux autres mousquetaires poussèrent un soupir de soulagement. Pas besoin de le biffer toute la nuit en l'insultant pour qu'il reste de ce côté-ci des ombres du monde.

Changement total de garniture. Ils s'étaient entassés – vraiment malades à présent – dans l'Austin de Jackie, Fernand à l'avant, il avait de plus longues jambes que ses camarades descendants des rescapés de famines et massacres innombrables. Prétexte pour rester aux côtés de Jackie, qui lui souriait aux feux rouges, à laquelle il se promettait de décrire le diagramme de la Vape des Vapes au creux de ses bras, dès qu'il se serait remis d'équerre. Et ils avaient débarqué dans un pavillon à deux étages et un sous-sol rue David d'Angers, un territoire éloigné de tout, au-delà des Buttes-Chaumont, en cette époque où Paris était encore, dans ses murs, un paysage à sillonner aux quatre

points cardinaux. Le mobilier classique (Napoléon III ou quelque chose dans ce goût-là), les lustres de cristal (éteints, Jackie avait mis les lumières douces, l'éclairage tamisé des lampes ici et là), les fauteuils profonds, la stéréo dernier cri, les plafonds ornementés à trois mètres de hauteur – ce luxe soudain avait presque soulagé le manque, promesse de confort, du bonheur provisoire des escales, de défonce en douceur.

Les yeux de la jeune femme se révolèrent à leur tour, propulsant Fernand et le fils perdu sur leurs pieds, soudain alarmés, tandis que Al, tout à son flash de blanche et oublieux du reste, continuait ce ricanement forcené, signe de son plaisir autiste. Ils posèrent chacun une main sur une épaule de la jeune femme, et secouèrent Jackie, voyant pointer sur ses joues le bleu morbide des overdoses. Elle revint à elle aussitôt, et, découvrant les physionomies inquiètes de l'Arménien et du Français, se mit à rire à son tour. Quoique enrouée par les inflexions rauques de la came, on était loin chez elle du coassement cynique de l'Ashkénaze, barré dans sa jouissance du shoot. Un écho de gorge infiniment répercuté, infiniment tendre, et les deux amis, sauvés des affres du manque par cet ange impromptu, tombèrent aussitôt amoureux.

– Freine un peu, t'en as déjà pris, dit le fils perdu dans son style habituel, électrisé, maladif, en nage.

– Il n'a pas tort, poursuivit Fernand. Passe au brown, c'est moins fort. Et tu n'as presque plus de blanche, conclut-il sans voir qu'Al se servait copieusement pendant qu'ils étaient occupés autour de la belle.

Lui aussi était mal à l'aise, plus tendu qu'à l'ordinaire après l'injection bienfaisante, son corps amaigri tanguait sur place, poids sur la jambe droite, poids sur la jambe gauche.

– On va faire du café, ordonna le fils perdu.

– Tu viens avec nous, dit Fernand à Jackie, autoritaire. Où

est la cuisine ?

Ils s'enfoncèrent dans un long couloir au coin gauche de la grande pièce. Al ricanait toujours. Al ricanait pour l'éternité. C'était son genre.

Dans la grande cuisine à la peinture un peu jaunie, les deux garçons filèrent aussitôt vers la porte de service vitrée, au fond, un grand rectangle d'ombre. Ça donnait sur une cour cimentée de taille moyenne, bientôt barrée par un muret surmonté d'une grille, au-delà de laquelle s'étendait un jardinet obscur, puis d'autres pavillons.

– On se croirait en province, dit le fils perdu, d'une voix où perçait un vague soulagement, une approbation de cette tranquillité après la tension du bouge et le coup de bambou du shoot.

– Déprimant, répondit Fernand pour le contredire, alors que, lui aussi, cette image d'une banlieue d'un autre temps l'apaisait.

Le fils perdu se tourna vers son copain pour lui répliquer vertement, mais il aperçut Jackie en train de piquer du nez sur la cafetière électrique, qui renversait le café moulu directement sur le plan de travail, et allait s'éclater le front dans sa chute en avant. Le fils perdu se précipita pour la rattraper au vol, le paquet de café valsa par terre tandis que Jackie heurtait du coude le pot en verre sous le pavillon de l'appareil électrique, bloqué au dernier moment avant d'aller s'écraser au sol par Fernand, qui s'était rapproché en vitesse. Le cornet porte-filtre, le filtre et son contenu rejoignirent le paquet de café par terre. Le fils perdu peinait à soutenir Jackie qui le dépassait d'une demi-tête, n'osant la secouer par peur qu'elle ne tombe à son tour, presque complètement flasque, le bleu revenant à ses joues.

Fernand reposa le pot de verre sous la cafetière, et entreprit de ramasser le cornet porte-filtre en disant :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

lui parlait à voix basse, sans la toucher, l'air soucieux. Elle souriait vaguement en buvant son café, reprenant peu à peu une conscience aussi nette qu'il fût possible dans cet état. Elle suivait ses paroles comme on s'accroche à une bouée qui ramène à la terre ferme. Fernand se contenta donc de mettre de l'eau dans un verre, d'y lâcher deux aspirines effervescentes. L'instant, à demi éclairé par la lumière chiche de deux ampoules au-dessus de la cuisinière accusant d'une lueur jaune les visages tirés par la came de son ami et de la jeune femme, était trop précieux pour être gâché par un règlement de comptes.

Fernand posa le verre sur la table, et le poussa en direction de Jackie. Elle n'était pas encore dans la forme olympique autorisant à exprimer en paroles une quelconque gratitude pour la dérisoire attention qu'il lui témoignait. Mais en ce genre de circonstances, les gestes les plus anodins étaient significatifs. Alors, elle le remercia d'un sourire brisé de madone qui le paya de tout. Fernand leva les yeux vers le fils perdu et celui-ci se mit à rire de ce bon rire franc qu'il avait parfois, à moitié poitrinaire à cause des gitanes fumées à la chaîne. Fernand fit une courbette.

– Si ces messieurs-dames veulent bien passer au salon...
Dois-je emporter le café ?

L'harmonie était rétablie. En chemin vers le salon, Fernand, qui suivait le fils perdu et Jackie, bras dessus, bras dessous, fit un crochet par la salle de bains, où il déposa les calmants dans l'armoire à pharmacie, exactement à l'endroit où il les avait trouvés, sur le dernier rayon, tout en haut.

L'irruption d'Al dans la pièce fit sursauter les deux autres et la jeune femme, installés sur le divan. Ils l'avaient temporairement relégué dans un coin de leur mémoire, l'imaginant quelque part au premier étage. Surprise de le voir

surgir du sous-sol.

– Je n’aime pas les Stooges, fit Al. Trop mélodieux, ajouta-t-il en hochant la tête vers les baffles de la chaîne hi-fi d’où s’échappaient des riffs de saxophone.

Il regardait Fernand d’un air entendu. Pour retarder une quelconque réflexion de ses compagnons, il dit encore, en tout point conforme au rite en vigueur entre eux :

– *Ton cerveau reptilien...*

Puis il fila vers le portemanteau, fouilla les poches de son imper, sortit ses cigarettes, en alluma une avant d’enfiler le trench-coat.

– Où tu vas ?... demanda le fils perdu.

– Je rentre, répondit Al. Vous êtes en bonne compagnie.

Assommée par la dope, la jeune femme était trop secouée encore pour réagir, et elle ne comprenait pas grand-chose au langage codé de cette bande de trois loustics qu’elle connaissait à peine.

– Une seconde, intervint Fernand, piqué au vif, qui alla vérifier le gros paquet de poudre. C’est bien ce que je pensais, tu t’es servi.

– Qu’est-ce que tu crois, rétorqua Al d’un ton sinistre. Chacun ses distractions. La promiscuité, non merci.

Et il sortit en secouant la tête, comme si ces histoires de drague à plusieurs le dégoûtaient. Il refermait la porte quand Fernand réagit :

– Oui, t’es au-dessus de ça, bien sûr...

Mais Al s’éloignait déjà dans la cour d’entrée, vers la rue, et personne n’avait le cœur de le retenir. Fernand fit mine de se lancer à sa poursuite alors qu’il était déjà trop tard pour le rattraper.

– Laisse tomber, lui dit le fils perdu. La poudre lui tape sur le foie, c’est tout. Tu le connais. Dans ces cas-là...

– Oui, je le connais, il est aussi puritain que toi, répondit Fernand, espérant vaguement marquer des points auprès de Jackie, sauf qu'elle était complètement hors jeu. Mais c'est peut-être pas une bonne idée de le laisser filer tout seul avec autant de poudre, on va le retrouver tout violet dans un caniveau.

– C'est ce qu'il veut, dit le fils perdu, laconique.

Et il alluma une gitane, le visage mal rasé soudain crispé par des tics.

Jackie sembla se réveiller.

– C'est vrai ?... Il en est là ?

La lueur d'inquiétude dans le regard de la jeune femme frappa Fernand de plein fouet. Il l'aurait désirée pour lui, lui seul, cette étincelle d'alarme qui illuminait les yeux marron terne de Jackie. Mais il était plus grand, plus costaud, quoique décharné par la came, visiblement de constitution plus robuste que les autres. Il attirait moins souvent la compassion des filles que Al, sa pâleur et sa silhouette de vampire, son cirque de mort-vivant, ou le fils perdu et ses airs sombres sur un visage basané, la tension palpable irradiant sans relâche les nerfs de ce corps ramassé d'Arménien.

Si la poudre était pour tous une déchéance, elle était pour Al une mise en scène d'autiste aggravant son isolement, pour le fils perdu un soulagement intermittent créateur de nouveaux cauchemars, pour Fernand une fuite en avant vers les abysses de l'origine. Chacun connaissait les symptômes des deux autres par cœur. Et les enfers intimes des uns et des autres n'accusaient au fond, dans la détresse secrète qui les soudait, que des différences de détail.

– Peut-être, Jackie, conclut le fils perdu. De toute façon, c'est trop tard. On ne le retrouvera pas ce soir.

Le disque était fini. Jackie se leva et posa un vieux Miles Davis sur la platine. Elle avait besoin d'une mélodie plus douce

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

marque de fabrique des mousquetaires : cynique chez Al, tragique chez le fils perdu, chez lui plus accablée – il le regrettait souvent, en secret. Le nuage fugitif sur l'éternel regard gris du garçon claquemuré en lui-même reflétait la lumière froide aux fenêtres. Ses sacrés yeux d'huître.

Devant ce reflet de ruine, aussitôt dissipé, Jackie ressentit malgré elle un pincement au cœur. Un instant, elle resta prise au dépourvu par ce frisson d'attendrissement pour la graine d'homme en déshérence qui lui faisait face. Juste après, elle chassait l'émotion inutile en secouant la tête comme on s'ébroue.

Le fils perdu émergea :

– Qu'est-ce qu'il se passe ?

Jackie, instantanément relancée sur des nerfs en vrille, plus la moindre trace de l'égérie lasse de la veille les comblant d'une générosité maternelle avant de sombrer elle-même dans les affres, faillit lui sauter au visage. Mais Fernand prit les devants, serrant le bras du fils perdu, barrant le passage.

– Al a foutu le camp en emportant des objets de valeur.

Les yeux à l'éclat plutôt terne de Jackie étaient soudain traversés d'éclairs : combien de temps leur fallait-il pour se mettre en branle et décarrer ?...

Le fils perdu, longues ombres barbelées sur les joues, livides sous le hâle natif, la sueur baignant son visage basané, les prunelles noires voilées par un rideau de came réducteur de pupilles, dans une odeur de crasse et de tabac froid incrustée sur sa peau, sur ses fringues, présentait une silhouette funèbre. Dans la prostration du premier shoot, il n'avait plus rien, pour sa part, du gamin encore tendre qui l'avait secourue la nuit précédente : celui qui lui avait parlé à l'oreille, attentif à ses moindres tremblements d'overdose. À présent, il était proche du clodo prématurément vieilli, trimard sur une mauvaise route de zone

industrielle, sniffeur de détergents piqués à l'usine.

La nuit, tout est mirifique.

Le jour, la terre des bagnards reprend ses droits.

Fernand le secoua. Le fils perdu se dégagea, un peu de sang colora ses joues hérissées de barbe. Il s'étira, le mouvement le rajeunissait à vue d'œil, il reprenait figure humaine, l'héro l'avait enfin réveillé. Il était brusquement plein d'énergie malsaine. Il se leva pour émettre un ricanement dégoûté, évoquant une toux poitrinaire, avant d'interroger d'une voix brève :

– On va chez sa sœur ?...

Fernand étira un sourire d'une oreille à l'autre.

– Les grands esprits se rencontrent...

Le fils perdu rit un peu plus franchement. Ils étaient d'accord, lui et Fernand, fiers de cette perspicacité partagée. C'était le seul point de chute du troisième larron, complice au teint hépatique, aux voies parfois tortueuses de camé sans vergogne : le domicile de sa sœur.

Les traits tirés du copain Al se métamorphosaient tout à coup – dans le souvenir venimeux, en ce matin d'arnaque et d'absence, des trois protagonistes qu'il avait plantés là après ses rapines – en un visage grimaçant d'ange aux mains sales. Difficile d'être aussi sympathique et aussi tordu. Mais ils allaient le rattraper, ils le connaissaient par cœur.

N'y tenant plus, la fille cria avant que les deux garçons ne se congratulent :

– Qu'est-ce que vous attendez, alors ? On s'arrache, oui ?...

Le trio quitta la maison provinciale de la rue David d'Angers.

Au dernier étage des Galeries Lafayette, salon de thé nid à rombières et gigolos de dernière catégorie – en fin d’après-midi, mais à dix heures du mat’, c’était désert –, Al put partager les cinq grammes du Tunisien en deux, en toute tranquillité, ayant choisi une table d’angle, très éloignée du comptoir auquel il tournait le dos, après avoir commandé un café croissant pour la forme : il n’y avait pas touché. Le serveur avait bien haussé les sourcils devant ses yeux au beurre noir assez spectaculaires, mais Al avait douché sa curiosité d’un ton morne :

– Si vous saviez ce qui m’est arrivé hier soir... En plein Paris... Des toxicos, j’en suis sûr... On n’est plus en sûreté nulle part...

Et le serveur n’avait pas demandé son reste, peu désireux d’entendre la énième histoire sordide de la semaine, pour une fois qu’il était de service le matin et n’avait pas à subir les maladies des petites vieilles dans tous leurs détails pornographiques. Du coup, Al était peinard dans son recoin, on lui foutait une paix royale.

Al avait fait emplette d’une enveloppe et même de lait pour bébé, coupant au jugé l’héro déjà trafiquée de nombreuses fois – c’est-à-dire celle qu’il destinait au commerce. Pas celle qu’il réservait à son usage personnel.

Il lui restait deux cents francs – à présent entamés –, glissés dans sa chaussette au départ de l’expédition crépusculaire de la veille, qu’il avait dissimulés à ses comparses au cas où – pouvoir

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

VI

Ils s'étaient entassés sans commentaires dans l'Austin de Jackie, installée au volant, qui refusa de démarrer – hoquets violents du moteur, secousses – jusqu'à ce que Fernand, à côté d'elle, desserre le frein à main. En guise de remerciements, elle lui lança un regard furibond, vexée d'avoir été prise en flagrant délit d'une telle négligence due à des nerfs survoltés. Pour détourner une conversation muette qui risquait de tourner au vinaigre, sans compter qu'elle serait superflue, Fernand rompit le silence en se tournant vers le fils perdu assis sur la banquette arrière :

– Ça pue, tes gitanes...

– Fous-moi la paix, répondit le fils perdu, en crachant un nuage de fumée bleue.

– Tu ne pourrais pas fumer des blondes... comme les civilisés ?

– Tu me rappelles mon père, dit le fils perdu avec amertume. Sauf que lui, il ne fume pas du tout. Et il court dix bornes par jour.

– Puisqu'on parle du sujet tabou, rétorqua Fernand, si tu lui demandais de nous prêter la Rolls qu'il laisse pourrir dans son garage à l'usine ?... On serait plus à l'aise que dans ce cageot. Et il y a un système d'aération.

Le fils perdu allait monter au créneau – il avait horreur qu'on lui rappelle la fortune de son paternel – mais Jackie le battit sur le fil :

– Si ma caisse te plaît pas, tu descends.

Et elle se rangea sur le trottoir. Elle allait ouvrir la portière pour expulser Fernand, mais le fils perdu intervint :

– Laisse tomber, Jackie. On est tous énervés... mais on est en mission. Et on a besoin de cet enfoiré, ajouta-t-il en désignant Fernand, il connaît Al mieux que personne, et aussi très bien sa sœur, conclut-il pour marquer des points avec Jackie, qui lui faisait plutôt la gueule depuis le réveil en fanfare.

Jackie haussa les épaules. À l'heure qu'il était, elle se moquait bien des coucheries des uns et des unes avec les autres et leur famille. On n'en était pas là.

Fernand se renfrogna, en se promettant de multiplier les pièges à loups dans des maquis que le fils perdu ne distinguait pas encore, mais qui ne manqueraient pas de surgir au cours de la poursuite à terrain découvert de Al, le troisième larron, à présent fugitif. Dans l'habitacle de la voiture, plus rien ne vint interrompre le silence pesant, chargé de malaise, d'antagonisme, et de l'odeur du tabac brun.

Jackie ne pesta même pas contre les difficultés pour se garer dans un quartier avoisinant la rue Saint-Denis, vers quatorze heures, à l'approche de Noël. Elle tourniqua une vingtaine de minutes, ralentie encore par les livraisons aux boutiques.

Rue Greneta, les putains s'écartèrent devant l'irruption du trio aux mâchoires serrées, vêtu de couleurs aussi sombres que les regards qu'elles croisèrent brièvement. L'immeuble labyrinthique, de construction ancienne, était un dédale de couloirs et d'escaliers multiples en bois foncé, passerelles transversales, corridors parallèles... L'intérieur était chichement éclairé par d'étroites fenêtres où perlait un jour bientôt anthracite, à mesure qu'un ciel de mauvais augure s'alourdissait de menaces. Au deuxième étage, une volée de marches s'ouvrait sur la gauche, menant à un couloir en L. Fernand, à l'avant du groupe, s'arrêta devant la dernière porte, tout au fond. Il tenta

d'actionner la sonnette, mais le bouton électrique à demi arraché au bout d'un imbroglio de fils bariolés n'émit aucun bruit malgré ses efforts répétés. Il frappa quelques coups puissants, appela :

– Nicole ?... Al ?... C'est nous !... Ouvrez !...

Pas de réponse. Il recommença. Sans plus de résultat.

– Il faut défoncer la porte, dit le fils perdu, avec la tension soudaine qui l'envahissait parfois et dont il fallait se méfier.

Fernand allait répliquer vertement mais le claquement d'escarpins à talons hauts résonna dans l'escalier central de l'immeuble, suivi d'un pas lourd, et une voix de gorge aguicheuse s'éleva après un rire étouffé :

– Tu vois, mon chéri, on n'a pas d'ascenseur... Je sais, il est casse-pattes cet escalier...

En prêtant l'oreille, on pouvait même distinguer et le frou-frou des dessous nylon, et la respiration laborieuse du client qui suivait la professionnelle.

Fernand pointa l'index vers le sol, puis dressa le pouce en direction des amours tarifées. Il parlait d'une voix posée.

– Ici et jusqu'au troisième, c'est la partie habitation. Là-haut, c'est la partie bordel. Du coup, le loyer est moins cher, pour les étudiants...

Il se tourna vers le fils perdu et ajouta d'un ton nettement moins hôte de l'air, mais sans élever la voix :

– Quand t'auras cassé la porte, tu t'expliqueras avec le videur de ces dames, employé des maquereaux. Sauf si tu sais le faire en silence, bien entendu. Vas-y, crochète la serrure comme James Bond, moi je m'arrache.

Le fils perdu considéra son camarade, le regard critique. Puis il gronda :

– Et s'il est en train de faire une OD derrière cette lourde ? ... On va le laisser là ?... en train de crever ?... Et on lui dira

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

VII

Le fils perdu fut rejoint par Phil, le détrousseur de cadavres, après l'avoir attendu une demi-heure au *Café de France*, à Strasbourg-Saint-Denis, dans la journée un parking de paumés et d'épaves, dans la soirée un trou d'enfer aux conséquences incalculables. Le fils perdu ne souhaitait pas spécialement être vu en compagnie de Phil, dont il se servait pour fourguer ses bottes mexicaines. Comme tout le monde, il le méprisait, et comme tout le monde, il l'aimait bien, l'ordure la plus sympathique d'une galaxie trouble. Le *Café de France*, c'était *incognito* ; quiconque se respectait n'y mettait pas les pieds, antre mal éclairé de maquereaux pain-de-fesses, de petites vieilles draguant des Noirs, de putains lasses en pause café. L'attente n'avait rien arrangé à l'humeur de l'Arménien. Il était seize heures trente, et le jour basculait dans un crépuscule d'encre. Phil se pointa enfin, grand échalas blond dont le visage d'ange planait comme une apparition au-dessus de la table de formica, dans le demi-jour du rade.

– Non, on y va, dit le fils perdu au détrousseur de cadavres, quand celui-ci voulut s'asseoir et commander une bière après avoir précisé qu'il n'avait pas un raide.

Le fils perdu, qui avait fait un crochet par la cambuse où se trouvait son stock, avait deux paires de bottes mexicaines dans un sac de sport, pointure 42 et 45 ; pas question de traîner, il voulait les fourguer vite fait, avant de repartir à la poursuite de Al.

Mais ils atterrirent à l'*Hôtel d'Angleterre* au bas de la rue

Montmartre, en phase de rénovation, où seules les chambres donnant sur cour étaient encore susceptibles d'être louées. On était séparé du monde *növo* de la rue toute proche, du Forum des Halles flambant neuf et de ses visiteurs par cette grande cour pavée d'un autre siècle, barrage d'espace insonorisant. En journée, le boucan des perceuses et des coups de masse du bâtiment sur rue était assourdissant. À partir de seize heures, le vacarme des travaux s'éteignait, cédant la place au chaos des dernières chambres louées à vil prix en attendant qu'on transforme l'établissement. La taule passait du statut d'hôtel borgne, bon pour la came et les passes, à celui de hangar de luxe pour Japonais de passage, équipé du confort dernier cri. La faune régnait temporairement en maître dans le bâtiment sur cour, et, hormis de sporadiques descentes de flics, y jouissait d'une tranquillité à peu près complète – trafics en tout genre, visites louches en nocturne, et mauvais coups multiples, les veilleurs de nuit en mal de carte de séjour, qui travaillaient au noir pendant l'intermède, avaient quoi qu'il en soit pour consigne de tout ignorer sauf catastrophe : assassinat, suicide, surdose ou incendie. Les accès d'héroïsme n'étaient pas couverts par l'assurance – encore moins pour les sans-papiers.

Dès qu'il piétina ces couloirs, le fils perdu montra les signes d'une tension palpable, en sueur, l'œil noir, fumant ses gitanes à la chaîne, la suivante allumée au mégot de celle qui précédait. Au troisième étage – l'ascenseur était prévu pour plus tard –, il manifesta sa désapprobation.

– On va où ? demanda-t-il à Phil.

– C'est au cinquième.

– Chez qui ? insista l'Arménien.

– C'est un copain, répondit Phil. Il ne porte que des santiags, ajouta-t-il pour motiver le fils perdu. Un fondu des bottes mexicaines. Il a un max de blé, il se fait du fric dans les

concerts de rock...

Arrivés au but, au bout d'un long couloir malpropre – larges traînées humides sur des murs jaune hôpital – à moquette constellée de taches, ils entrèrent dans une assez grande piaule peinte en gris jauni par le temps où deux rockers connus à rouflaquettes et en gilet de cuir étaient affalés sur un divan, en plein shoot. De petites vedettes de la délinquance *maximum rock'n'roll*, se souvint vaguement le fils perdu, sans parvenir à les identifier tout de suite. Ils furent bientôt rejoints par le loubard du même calibre qui avait ouvert à Phil et au fils perdu, reprenant tout de suite sa shooteuse dont l'aiguille reposait dans une cuillère pleine d'un liquide brun au coin d'une table basse au centre de la pièce. Ce troisième larron, sans même jeter un regard à Phil ou au fils perdu, aspira le mélange brunâtre dans la seringue en reculant le piston, avant de planter l'aiguille dans une veine du poignet – la saignée de son bras, entièrement bleue, était une passoire inutilisable. Puis il poussa le piston en sens inverse pour s'expédier lui aussi au septième ciel des camés aussi sec, après avoir tiré une goutte de son propre sang et vérifié qu'il avait tapé juste. La pénombre régnait dans la grande pièce en désordre, on avait tiré les rideaux aux fenêtres de cette chambre au fond d'une cour par un crépuscule de novembre, où ne brillaient que les ampoules nues des lampes de chevet, à l'arrière-plan. Au-delà du divan, on voyait un grand lit ouvert et une porte béante sur un cabinet de toilette ancienne manière, gros robinet de métal terni et un bidet à gauche du lavabo maculé de rouge, sans doute encore du sang. C'était certainement la suite royale dans cette partie de l'hôtel en décrépitude. Dans un crépitement de parasites, un magnétophone à cassettes grinçait la chanson tube du dernier album d'Iggy Pop, dont les trois voyous fredonnaient machinalement le refrain : *Lust for life...*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Vers Saint-Lazare, il entra dans l'hôtel le plus chic qu'il eût repéré dans ses périscopes, un truc immense et prétentiard, à tentures bordeaux, moquette épaisse, bourdonnant d'activité. Pendant sa marche depuis le grand magasin, il avait noué le nœud-pap' au col de la chemise satinée, et s'avança vers la réception, son imper sur le bras pour dissimuler la tequila. Il sortit la liasse de billets qu'il avait à peine entamée. Au faubourg Montmartre, il s'était fait deux cent cinquante sacs, en fourguant ses dixièmes de brown. Il en avait dépensé un peu moins de cinquante. À l'accueil, il demanda une chambre.

– Vous n'avez pas de bagages ? s'étonna le réceptionniste.

Al retira son chapeau. Montra ses coquards de l'index. Grandes poches violacées qui s'allongeaient sur son visage anguleux.

– Je suis à Paris pour deux jours. Le Salon européen des étiquettes adhésives, porte de Versailles. Vous en avez peut-être entendu parler par des clients ? Ça attire un monde fou.

– Oui, bien sûr, répondit le réceptionniste d'un ton neutre, pour avoir l'air au courant de ce qui se tramait dans la capitale.

– Bon, eh bien j'arrive de Londres où se trouvent mes affaires depuis quelques années, la fiscalité, vous comprenez... reprit Al en pleine inspiration. Et, comme vous pouvez le constater à ma physionomie, poursuivit-il avec véhémence, on m'a agressé à la gare du Nord !... Il faut dire que je suis arrivé un peu tard, hier soir. Vous comprenez, le ferry de Douvres a été retardé par la tempête, du coup, on a loupé la correspondance au Touquet, il a fallu prendre le train suivant... Bref, mes agresseurs m'ont volé ma valise et mon porte-documents. Au sprint, j'ai réussi à sauver mon portefeuille, Dieu merci. Des drogués en manque, m'a-t-on assuré au commissariat où j'ai passé la nuit...

Al posa sa carte d'identité presque neuve et plastifiée sur le

comptoir.

– C’est la plaie, il y en a de plus en plus, ils sont prêts à tout, compatit le réceptionniste, rassuré de voir des papiers en règle.

– Vivement le tunnel sous la Manche, dit Al solennellement.

Profitant de la légère confusion du réceptionniste après cette réflexion en avance sur son temps, il ajouta :

– J’ai passé la journée au Salon, mais ma réservation d’hôtel a sauté, bien entendu, dit Al en secouant la tête d’un air las. Comme je ne suis pas venu hier, ils ont loué la chambre à des confrères. Et maintenant, je vous jure, j’ai besoin de repos...

– On va s’occuper de vous, monsieur, conclut le réceptionniste.

Parfait, se dit Al. Soit l’employé de l’hôtel n’avait pas fait attention à sa date de naissance, à peine vingt-quatre ans plus tôt, soit, plus probable, la vermine affairiste rajeunissait de jour en jour. Ou encore, grâce à sa liquette toute neuve, son pantalon de smoking et son nœud-pap’, on l’avait pris pour l’héritier d’un roi de l’autocollant. Une bouffée d’orgueil l’envahit, malgré ses coquards, gommant la honte persistante de s’être fait piéger comme un cave dans des ruelles qu’il connaissait par cœur. Al entra de plain-pied dans son rôle de gentleman de l’adhésif descendu de la City, pointilleux sur l’étiquette. Un malaise aristocratique était donc de mise, puisqu’on n’avait pas eu le temps d’obliger son majordome à patiner un peu les vêtements neufs, faute à un incident malheureux sur le mauvais bord du Channel. Al reprit l’air pincé.

Il paya la chambre d’avance, en liquide.

Puis il rajusta l’imper sur l’avant-bras, pour couvrir le goulot de la bouteille de tequila qui dépassait du col. Ensuite, il suivit un groom impassible vers l’ascenseur, la nuque raide, le dos droit comme un I, le pas assuré, légèrement traînant, comme il

sied à un grand blessé.

Une fois dans la chambre spacieuse, cette humeur s'évapora. Al avait cette fois dépensé presque tous ses gains du faubourg Montmartre. La nuit précédente, il s'était aliéné ses meilleurs amis. Il était tricard dans presque tous ses refuges. Il haussa les épaules. C'était sans importance, s'il affrontait l'instant de vérité avec la compétence suicidaire des forces spéciales.

Al plaça le *Morphine Monojet* sur la table de chevet, à côté de la bouteille de tequila. Il perdit plusieurs minutes à retrouver dans ses multiples poches l'insuline 5 cc. Il l'avait griffée en fin d'après-midi chez un pharmacien soupçonneux, refusant de croire qu'il était diabétique. Il avait eu raison de l'apothicaire récalcitrant à force d'insistance outragée en exhibant ses coquards, malade victime d'une agression. Enfin, il avait collé sur le comptoir une vieille ordonnance falsifiée dont il ne se séparait jamais, sur laquelle il avait inscrit, le plus illisiblement possible, écriture pattes de mouche comme un médecin, *renouvelable*, logique si on souffrait d'un mal chronique comme le diabète. Le pharmacien avait cédé. Il posa la seringue près du *Monojet* et de la bouteille. Il resta plusieurs minutes à contempler son équipement pour la nuit qui s'assombrissait aux fenêtres. Puis il tira les rideaux et après avoir peloté le *Monojet*, sans se décider à se l'envoyer en intraveineuse, il se fit un shoot du brown qui lui restait en quantité parce qu'il était temps de faire le raccord, il commençait à transpirer. Puis il versa la tequila dans le verre à dents. Mais l'alcool pur l'expédia immédiatement dans la salle de bain, il le rendit aussitôt, hoquet-réflexe parfaitement sans douleur de l'héro. Il décrocha le téléphone et commanda de la bière au room-service. Ses derniers billets disparurent dans la paume du groom. Avisant une radio près de la grande fenêtre qu'il avait voilée, il mit *France-Musique*. Une symphonie de Mahler, son compositeur préféré,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Et il encaissa sa deuxième mandale de la soirée, l'expédiant une fois de plus en travers du lit.

– Doucement, dit le détective avant tout le monde. Il n'est pas en état...

Et le pompier de l'hôtel se mit à examiner Al selon les préceptes des premiers secours, son catéchisme, en dépit des protestations du médecin toxicologue que le détective prit à part pour lui expliquer le protocole des grands hôtels.

La sœur de Al s'était assise et elle pleurait. Le père, qui avait déjà honte d'avoir frappé son fils, arborait une mine funèbre. Al était parti dans un fou rire nerveux, absurde. La famille Bronstein, en pleine déliquescence, se donnait en spectacle.

Il ne restait dans la chambre, constata le détective de l'hôtel, qu'une seringue vide, dans une cuillère vide, une bouteille de tequila, aux trois quarts pleine, deux boîtes de bière vides également, une troisième entamée. Pas de quoi fouetter un chat, conclut-il pour rassurer le réceptionniste qui redescendit finir sa nuit à l'accueil de l'hôtel. L'usage de stupéfiants n'était plus passible d'une peine de prison depuis déjà un certain temps. Et le suicide n'était pas un délit. Le pompier conseilla qu'on envoie le gamin aux urgences d'un hôpital quelconque, pour des examens supplémentaires. Dès qu'il eut vérifié les signes vitaux, le médecin toxicologue, qui n'avait encore rien fait, se précipita à son tour sur Al, toujours secoué par une hilarité macabre.

Comme lors de ses précédentes tentatives, il se tira sans dommage apparent de cette nuit d'orgie toxico.

Quelques années plus tard, toutefois, Al se tirait une balle dans la tête.

Fernand, le fils perdu et Jackie se massèrent dans l'Austin, toujours en double file devant l'hôtel, une contredanse sous

l'essuie-glace. Au bout de quelques minutes, aux alentours de la gare de l'Est, Jackie s'arrêta au bord du trottoir.

– Les garçons... Mes parents reviennent demain. Il faut que je fasse le ménage. Bonne nuit.

Fernand et le fils perdu s'abstinrent de tout commentaire. Fernand chercha cependant à embrasser Jackie à pleine bouche avant de descendre du véhicule, mais elle s'y refusa, reculant la tête, le repoussant d'une main hostile. Il n'insista pas. Fernand et le fils perdu claquèrent les portières. La voiture démarra.

Ils se mirent à marcher vers la cambuse, lointaine destination, dans la nuit d'hiver, la poisse éternelle.

– Dis donc, fit Fernand, pas du genre à perdre le nord quelles que soient les circonstances, il va falloir qu'on trouve un nouveau colocataire.

– T'as embarqué la poudre dans sa piaule ? répondit le fils perdu qui, lui aussi, suivait l'aiguille de sa boussole.

– Ce qu'il en restait... dit Fernand, évasif.

– On a de quoi tenir, quand même ?

– Quelques jours. En se rationnant, une semaine...

– De toute façon, j'en ai marre, je déménage. Je prends une piaule tout seul, dit le fils perdu. Dès que j'ai décroché.

– V'là autre chose. Comment tu vas décrocher ?...

– On a de la poudre, tu viens de le dire. On réduit les doses tous les jours, c'est tout.

C'était le mythe en vigueur, dans leur milieu de paumés.

– T'as pas de la poudre ? Je décroche... lança Fernand, qui ne pouvait pas s'en empêcher.

Refrain éculé, entonné, à peu de choses près, par n'importe quel camé mendiant une dose. Le fils perdu faisait la gueule. Fernand avait touché juste.

Il poursuivit :

– Et d'abord, qui t'a dit que, moi, je voulais décrocher ?...

Fernand laissa planer l'interrogation pendant quelques secondes. Le fils perdu était perplexe. Il n'avait pas prévu celle-là. Fernand reprit encore :

– Comment on va faire pour payer le loyer, toi et moi ? *That is the question*. La seule.

– Tu vas mal finir, toi, tu sais... lâcha le fils perdu qui n'avait plus aucun sens de l'humour après toute cette mélasse. Tu vas finir comme Al, racorni dans un trou de misère.

– Non, rétorqua Fernand. Impossible. Pas comme lui. Ni comme toi.

Le fils perdu prit le mors aux dents. En cette soirée maudite, il n'appréciait pas d'être assimilé à leur faux jeton d'ami.

– Pourquoi ? On peut savoir ?

– Parce que je n'ai pas de famille.

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en XXXXX 2015
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2016

Imprimé en France